

## La mairie

Il faut s'imaginer qu'à l'époque où les lavoirs furent construits le Haut-Pian n'était que terres, vignes, fermes et maisons. Cet endroit n'était qu'une partie d'un ensemble de villages dispersés : penots, ruat, la corne, labory, mauhargat, etc. et ici il y avait le village de Jacques que l'on retrouve sur le cadastre de 1847. Tous étaient unis autour du chef lieu de paroisse, le bourg de Pian, où se trouvait le cimetière, l'église, le presbytère, la mairie, l'école, en bas du coteau. En 1861, après de houleux combats juridico-administratifs étalés sur plusieurs décennies, le bourg de Pian fut annexé par Saint-Macaire et il fallut donc reconstruire un nouveau bourg.

Pour reconstruire le nouveau bourg, la municipalité mutilée de la moitié de sa population maintenant essentiellement sur le haut, décida de choisir cet endroit parce qu'il était central, à équidistance des villages les plus éloignés de la commune. Avec une partie des 15000 francs que Saint-Macaire avait versé à Pian pour remplacer la mairie et l'école du bas qu'elle avait annexé, la commune acheta ce terrain en 1867. En 1879 elle y fit édifier la mairie et ses deux écoles, filles et garçons ; en 1900 la nouvelle église après avoir détruit l'ancienne du bas en 1897. En 1904 elle acquit le presbytère à côté. En 1931 ce fut la salle des fêtes, aujourd'hui la crèche. La même année le conseil municipal demanda à ce que le nom de Pian fut placé ici et non plus en bas sur les cartes officielles. S'en était finit de l'ancien bourg, et ainsi disparurent les noms des villages de Jacques, des merles, de trinquine, et Larribat, fondus dans le nouveau bourg.

Du fait de cet habitat dispersé il y avait dans chaque village éloignés les uns des autres, au moins une source et un lavoir que nous avons relevés sur le plan cadastral de 1847 mais aucun compte rendu des conseils municipaux de 1790 à 1952 n'en fait mention. Il est probable que ce sont les propriétaires, riverains et utilisateurs qui les ont construits, sans doute à partir de 1857. Celui de Jacques était un aïrial, mot désignant à l'origine un point d'eau collectif situé au centre d'un noyau d'habitats et aménagé en réservoir servant à éteindre les incendies qui menaçaient régulièrement les toitures de chaumes. Les femmes se servaient de ces simples trous pour y rincer leur linge.

## Les lavoirs :

Le lavage du linge est lié à la notion d'hygiène en général. Mais aussi à la représentation sociale du corps, son apparence, sa propreté. Selon les époques historiques, en fonction des croyances religieuses ou scientifiques on attachait différentes valeurs à ces aspects.

### L'antiquité :

Selon la mythologie grecque Hygieia est fille d'Asclépios dieu de la médecine. Son culte se répand en Grèce au moment d'une grave épidémie de peste qui sévit à Athènes au 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Mais elle continue à être vénérée à l'époque romaine.

Les romains attachaient beaucoup d'importance à leur apparence. Ils avaient des systèmes de distribution de l'eau et un réseau d'évacuation des eaux usées ; les bains publics étaient accessibles à toutes les classes sociales. Et pour le linge ils avaient des ateliers de *foulons*, des sortes de laveries aussi sophistiquées que nos pressing d'aujourd'hui pour nettoyer, blanchir ou encore parfumer le linge.

Les dévastations des peuples normands de la fin du Xe siècle finirent de déstructurer le peu de ce qui restait de l'Empire Romain après sa chute. La notion d'hygiène disparut presque complètement

excepté chez les religieux qui avaient su préserver quelques antiques livres de sagesse dans leurs monastères. Ainsi les bénédictins continuèrent à prescrire deux bains annuels dans leur règle (Noël et Pâques) et à se laver les mains. On imagine que comme pour les corps, le lavage du linge à cette époque devait être plutôt sommaire.

## **Moyen-Age**

Puis les croisés revinrent d'orient où ils avaient bénéficié de hammam dont les chrétiens d'orient et les arabes avaient conservé l'usage. Ainsi le XIIe siècle occidental redécouvrit le bien être de la propreté. Les villes eurent leurs étuves, des établissements de bains ouverts au public masculin et féminin, où en plus de se baigner nus tous ensemble, on pouvait bénéficier de services des plus sensuels... Ce que l'Église fit interdire à partir du XIVe siècle en profitant de la prolifération des épidémies (peste, syphilis...) qui ne pouvaient que se développer dans ces endroits où se mêlaient tant de promiscuités diaboliques. Dans les campagnes, les rivières où les deux sexes se baignaient et se lavaient aussi librement fut aussi censuré mais cette fois par la science qui soutint que le trempage dans l'eau, en dilatant les pores de la peau, permettait aux mal de pénétrer dans l'organisme. On soutint même que le corps était ennemi de l'esprit. La crasse se mit à être protectrice. Les vêtements sales une carapace contre les maladies qui proliféraient à cette époque et décimaient les populations. L'eau devint dangereuse et se laver une prise de risque que chacun redoutait ; Les lavandières ne devaient pas avoir beaucoup de travail durant cette période.

## **Le tournant de la modernité :**

Au XVIIe siècle, à la cour du roi soleil on se mit à soigner son image mais sans aller au-delà des apparences car le bain était toujours soumis à prescription médicale, se laver, en particulier les parties intimes devint un pêché. En somme, on ne se lavait que ce qui se voyait, c'est à dire les mains et le visage et encore sans eau, uniquement par frottement avec des petits bouts de toile, les fameuses toilettes, aujourd'hui en papier. On se parfumait beaucoup, on se poudrait pour masquer les conséquences du fait qu'on ne se lavait guère et boucher les pores de la peau non protégée par les vêtements. De même il était hors de question de se laver les cheveux, alors on se rasait la tête pour échapper à la morsure des poux et autres parasites ce qui fit les affaires des perruquiers. Au XVIIIe siècle le faste et l'apparat fut donc la nouvelle mode que les bourgeois s'empressèrent de copier et qui par suite déteignit sur le monde rural et paysan ; le lavage du linge restait encore très succin et suspect.

Au XVIIIe siècle, les lumières éclaircirent l'obscurantisme religieux et médical qui dominait la société. La « science médicale » en vogue chez les encyclopédistes redécouvrit les vertus de l'hygiène et de la propreté dans la lutte contre les épidémies. Parallèlement l'industrialisation naissante avait besoin d'une main d'oeuvre de plus en plus nombreuse et en bonne santé. Les besoins militaires croissants en hommes solides accentua l'importance de l'hygiène corporelle. Se laver le corps et la propreté du linge devint petit à petit un enjeu politique majeur que le XIXe siècle allait consacrer. Et bien que « la lessive à la gasconne », c'est à dire retourner son linge plutôt que de le laver, resta une pratique fort répandue dans tous les milieux, le travail des laveuses s'intensifia à partir de cette période.

Après la Révolution et tout au long du XIXe siècle le rôle de l'armée devint prépondérant pour l'État. Les besoins de l'industrie toujours croissants suivit la même progression. Les pouvoirs publics cherchèrent partout à développer et rationaliser les questions de lavage. Dans ce but, le rôle des femmes devint d'une importance capitale : Le corps des hommes devait être propre, tout comme leur linge pour qu'ils soient forts et efficaces dans une logique utilitariste en plein essor. La saleté fut pourchassée par la morale publique et la lutte contre les épidémies, en particulier celle du choléra qui dans les années 1830 décima les populations européennes devint une obsession du

pouvoir. Au tournant des années 1850 il n'était plus question de laver son linge dans n'importe quel trou et surtout pas en amont des points d'eau. Le rôle de la pollution dans la propagation des maladies avait été démontré.

C'est ainsi que Louis Napoléon Bonaparte, en tant que Président de la deuxième République fit voter la Loi du 2 février 1851 qui subventionnait la construction des lavoirs publics. Dans l'esprit de l'époque il ne s'agissait pas de faciliter le travail des femmes, mais bien plutôt de le rendre plus efficace et surtout plus rapide dans le but de dégager un temps qu'elle pourrait consacrer à d'autres tâches. A partir de 1852, sous le Second Empire de Napoléon III, la valeur d'un homme ne se mesura plus qu'à sa capacité de production et le rôle des femmes fut presque uniquement consacré à servir cet objectif ! Le lavage du linge devait être toujours plus rapide tout en étant moins polluant pour l'environnement. On se mit donc partout à construire des lavoirs normalisés et l'évolution de la lessive ne fut qu'une course constante vers ce but.

## Des hommes et des femmes

De toute éternité le lavage du linge comme le puisage de l'eau a toujours été une tâche pénible réservée exclusivement aux femmes, et en ce XIXe siècle industriel et hygiéniste, leur travail pourrait nous paraître aujourd'hui comme celui d'un forçat.

Dans cette société pauvre et laborieuse, le travail dominait tout, séparait les hommes et les femmes, les faisait vivre dans des lieux différents. Chacun et chacune travaillaient dur de leur côté formant deux mondes qui se cotoyaient peu, chacun maître dans son domaine. Les hommes eux avaient la forge, le cabaret... et l'on disait « *jamais femme ni cochon ne doit quitter la maison* » ou encore « *les femmes à la maison comme les chiens, les hommes à la rue comme les chats* ». Si elle devaient se rendre à l'église ou visiter une parente, il leur était interdit de s'arrêter en chemin, surtout pas sur la place du village. Depuis l'enfance le curé leur avait appris que « *Le Christ est le chef de tout homme, l'homme est le chef de la femme* », que « *l'homme n'a pas été tiré de la femme mais la femme de l'homme ; et que l'homme n'a pas été créé pour la femme mais la femme pour l'homme* »... De fait, cette asymétrie sociale ne choquait personne à cette époque ; chacun, chacune avait été éduqués en fonction du rôle qu'ils et elles auraient à assumer.

## La lessive

Si le lavage était une tâche pénible, les femmes allaient au lavoir avec un certain plaisir puisque c'était un des rares lieux « dits de sociabilité » qu'elles pouvaient fréquenter sans le regard ni l'oreille des hommes qui en étaient exclus. Elles y échangeaient les dernières nouvelles et si le battoir devait être agile la langue ne l'était pas moins...

Coté lavage, le savon n'était pas forcément rare mais très cher au XIXe et ce jusqu'après la guerre de 14 et les progrès de la chimie. Aussi les femmes utilisaient des lessives fabriquées à base de racines de plante comme la saponaire. On raconte qu'à Rome, il y avait une colline nommée Sapo sur laquelle on sacrifiait des animaux que l'on brûlait sur des bûchers dont les fumées devaient satisfaire l'appétit des Dieux. Les pluies d'orage charriaient les cendres et le suif mêlés qui dévalait le flan argileux de la colline jusqu'au Tibre où les femmes remarquèrent que ce mélange était efficace pour laver leur linge. Ainsi aurait été découverte la recette de la lessive.

Le linge de corps qui était plutôt rare dans le monde rural n'était le plus souvent lavé qu'une fois par mois par simples trempages et rinçages successifs. La plus grande quantité de linge était constitué par les draps et les vêtements de travail faits de chanvre et/ou de lin, tissus épais et très résistants qui se conservaient longtemps et se transmettaient sur plusieurs générations. Il y en avait

suffisamment pour n'avoir à faire que deux grandes lessives par an, appelées « grandes bugades ». Ce travail collectif se déroulait en général sur 3 jours :

Le premier jour, appelé le *purgatoire* par certaines, le linge était entassé dans un grand cuvier au fond duquel les femmes avaient mis par exemple quelques racines d'iris hachés pour le parfumer. Elles recouvraient ensuite le tout d'un *linceul* (drap de chanvre ou de lin) sur lequel elles déposaient une couche de cendres de bois tamisées, agrémentées de recettes diverses comme par exemple des coquilles d'œuf ou des orties. Puis elles déversaient par dessus des chaudrons d'eau, d'abord tiède puis chaude, jamais bouillante pour ne pas cuire les tâches. Enfin elles laissaient le tout tremper jusqu'au lendemain.

Le deuxième jour, après essorage, le linge était emmené en *enfer*, c'est à dire au lavoir où il était battu énergiquement et rincé pour détacher la crasse qui avait été fracturé par le trempage de la veille. A cette étape on avait soin d'observer 1000 détails qui faisaient office de présages. Un drap qui flotte ou gonfle sur l'eau, ou celui d'un malade qui coule au fond du lavoir est interprété comme bon ou mauvais augure selon les coutumes.

Enfin au troisième jour le linge arrivait au *paradis*. Il était étendu sur des bosquets ou sur l'herbe verte des près ou encore des fils. Il y était plusieurs fois arrosé, parfois même laissé sous la lune pour parfaire le blanchissage.

Les lavoirs étaient lieux de superstitions ; il était absolument interdit de faire la lessive le vendredi saint car paraît il que Jésus aurait glissé sur de l'eau savonneuse répandue par une lavandière sur le chemin de son calvaire.

L'arrivée des lessiveuses en zinc avec leurs cheminées produisant un cycle qui faisait monter puis retomber l'eau facilita le travail de plus en plus répétitif du lavage. Les lessives chimiques puis l'arrivée à Pian de l'eau courante dans les années 1970 et enfin la démocratisation des machines à laver signa la fin des lavoirs qui se mirent à disparaître du paysage.

Stéphane COCQUET – A2PMP  
Septembre 2022